

Nathalie COUGNY

Paris-Rome

Et Nietzsche rencontre Charlotte

Suivi de « Rencontre à risque »

Roman

Friedrich regardait discrètement Charlotte en s'imprégnant de chaque partie de cette femme dont il suivait le travail depuis presque deux décennies. A 40 ans, Charlotte avait le même visage rieur et le même regard profond. Un regard qui vous prend tout entier et ne vous laisse plus repartir. Toute son âme débordait de chaque iris comme une rivière en crue, on avait envie de la serrer contre soi, sans savoir pourquoi, mais on avait envie de la protéger de quelque chose. Pourtant elle dégagait un charisme incroyable, une présence folle, elle était posée, semblait inquiète par moment mais son sourire était plein de vie. Ses cheveux châtain-auburn, à demi bouclés, descendaient en dégradé à quelques millimètres de ses épaules dénudées, sur une robe à bretelles cache cœur bleue nuit. Ses jambes s'étiraient à n'en plus finir. Ses chevilles étaient fines et délicates, comme ses poignets. Elle était sûrement plus grande que lui se dit Friedrich, et si belle. Sa voix était assez

grave et troublante. Chez elle, tout semblait hors du commun.

Friedrich avait du mal à dissimuler son impatience pour entamer la conversation et tout savoir jusqu'aux moindres recoins de son existence. Il n'était pas dans ce train par hasard. Cela faisait des années qu'il attendait cette rencontre. Mais il n'osait pas, car lui-même aurait trouvé cela déplacé qu'on lui pose des questions sur sa vie privée au détour d'un voyage. Chacun parle avec son envie, mais ici, l'envie était partagée et Charlotte s'empessa de lui demander :

- Que faites-vous dans ce train, Monsieur Nietzsche, vous allez à Genève ? Enfin, je ne veux pas être indiscrete. J'ai lu que votre santé s'était améliorée depuis quelques années, j'en suis très heureuse pour vous. J'ai tellement eu peur de devoir lire un jour votre nom dans la rubrique nécrologique d'un journal ... Et croyez-moi, je serais morte une seconde fois avec vous.

- Bien sûr que non, vous ne seriez pas « morte » ! Grand diable, ne dites pas ça. Non, je ne me rends pas à Genève mais à Rome, pour fêter notamment mes 60 ans. En effet, ma santé va beaucoup mieux grâce aux médecins qui me suivent et qui ont testé sur moi des dizaines de nouveaux médicaments. Or, tout n'est pas réglé, loin de là, mais il y a du progrès. J'ai été un rat

de laboratoire pendant des années et je ne le regrette pas, dit-il en riant.

- Vous allez à Rome ? reprit aussitôt Charlotte. C'est dingue, moi aussi. Nous sommes donc « condamnés » à voyager ensemble, au moins jusqu'à Genève !

- J'adore déjà cette condamnation ... ! Et puis, appelez-moi Friedrich.

- Entendu ! s'exclama fièrement Charlotte. Je suis si émue et joyeuse de vous voir, là, en face de moi. Vous savez, j'ai lu tous vos livres. J'ai commencé à vous lire par hasard, j'avais 14 ans : « Humain trop humain », votre quatrième grand succès. « *Un livre pour esprits libres* », qui a suscité bien des critiques. Je me souviens avoir lu dans la presse qu'on vous reprochait d'être devenu un moraliste, un psychologue et sociologue de la culture, un auteur virtuose d'aphorismes et de fragments ciselés et provocants. Je ne connaissais rien à la littérature et j'ai retenu cette phrase : « *Danger du langage pour la liberté de l'esprit : Chaque mot est un préjugé* », cela donne à réfléchir. C'est une amie qui se destinait aux Lettres Modernes qui me rédigeait des listes de livres à lire et vous étiez parmi les auteurs cités. J'étais déjà, à l'époque, bouleversée par votre vision de la vie, et je ne vous ai jamais quitté. Finalement, sur cette liste, il n'y avait que des écrivains qui me plaisaient comme

Dostoïevski, Kundera, Zweig, Mishima, d'autres, et vous. Cela m'a beaucoup aidé de vous lire. Vous ne le savez pas, mais vous et la peinture, vous êtes mes deux piliers.

- Vous me lisiez à 14 ans ? s'étonna Friedrich. Cela me touche énormément Charlotte.

Friedrich savait, mais il voulait garder l'effet de surprise. Philippe lui avait envoyé tout ce qu'il trouvait sur Charlotte. Ses expositions ; ses aventures amoureuses souvent déformées dans la presse people ; son ascension dans l'art ; ses parutions dans des revues ; les critiques ; ses premières ventes aux enchères ; ses interviews ; ses voyages. Mais il ne connaissait rien de ce qu'elle était au plus profond d'elle-même et ce qui l'avait amenée à cette dépression. Comment s'en était-elle sortie ? Quels étaient ses rêves, ses envies, ses amours, sa solitude ? Mais c'est vrai que la jeune femme faisait régulièrement référence à Nietzsche dans ses conférences de presse ou articles, c'est comme ça qu'il avait appris qu'elle le lisait depuis cet âge.

Le train roulait maintenant à vive allure et ils décidèrent d'aller prendre un café deux wagons plus loin. Ils se levèrent en même temps, Friedrich laissa passer Charlotte devant, en homme galant qu'il est,

même un peu « vieille France », amenant sa main à hauteur de dos, sans la toucher, pour accompagner son pas. Il regardait son corps élancé avancer, heurtant parfois les fauteuils, passant les portes avec légèreté. Son dos, pas tout à fait nu, était gracieux, les épaules droites sur un long cou qui appelait à la sensualité. Sa robe virevoltait à mi-cuisses en même temps que ses pas. En effet, Charlotte était plus grande que lui de quelques centimètres, peut-être cinq. Friedrich mesurait un mètre soixante-treize et devait presque lever la tête pour la regarder droit dans les yeux, ce qui le faisait sourire. Ils arrivèrent au bar et commandèrent deux cafés noirs et deux croissants, puis ils s'installèrent.

- D'après la presse, vous avez eu toutes les maladies inimaginables, repris Charlotte.

- Ah, la presse ... Il faut bien alimenter sa curiosité. Je crois que je suis né malade. Et puis ça ne s'est pas arrangé avec le temps, ni avec les événements et encore moins avec cette société déprimante. Un jour, « Dieu est mort », mon père, j'avais 6 ans. Il est tombé et sa tête a heurté les marches en ciment du perron de la maison, un an plus tard il nous quittait, il avait définitivement perdu la tête. Mon frère, lui, est parti à l'âge de 2 ans suite à une méningite, puis ma tante et ma grand-mère

quelques années plus tard. Une vraie malédiction ! Il ne me restait plus que ma mère et ma sœur, ce qui n'était pas vraiment idéal pour espérer guérir, psychologiquement du moins. Au début, je me soignais seul, avec des plantes, j'avais des maux de têtes terribles, des maux d'estomac, puis ma vue s'est dégradée. Les plantes ne suffisaient donc pas, elles me calmaient quelques temps, sans plus, car le mal était toujours là, profond. Je les faisais venir d'Asie, je ne sais pas trop pourquoi, je devais être attiré par ce continent et croire que ces plantes-là étaient magiques parce qu'elles venaient de loin. Au bout de quelques années, j'ai quand même décidé de consulter un médecin qui m'a envoyé vers un autre, plus qualifié, et nous n'avons jamais vraiment découvert ce que j'avais. Un cancer... pas vraiment, il n'y avait pas de tumeur, ni de métastases. Une maladie orpheline, peut-être. J'étais un peu rongé de l'intérieur et j'ai dû être opéré plusieurs fois. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, je vais mieux. Pendant toutes ces années, de mes études de philologie, qui ont connu les premiers signes de mon déclin physiologique, jusqu'à mon arrivée en France, je me suis noyé dans l'écriture et j'ai décidé de quitter l'Allemagne, il y a un peu plus de 20 ans. J'ai quand même pu voyager entre deux crises et rencontrer des personnes formidables, dont de nombreux artistes. J'étais déjà venu en France,

dans le sud et en Italie, pour mes loisirs ou mon travail. La France est un pays phare pour sa culture et j'ai d'abord été lu par des essayistes et des écrivains français, je ne l'oublie pas.

Charlotte buvait ses paroles. Emportée comme sur un tapis volant, au gré des mots. Ils se tenaient assez proches l'un de l'autre, se frôlant parfois, assis sur de hauts tabourets bleus et gris fixés au sol, accoudés à la tablette du wagon bar, regardant le paysage défiler, se regardant de temps en temps, sans trop insister. Mais ce seul regard en disait long sur le lien qui les unissait, sans le savoir, depuis longtemps.

Soucieux du terme employé par Charlotte : « *Je crois que je serais morte une seconde fois avec vous* », Friedrich lui demanda à son tour :

- Pourquoi seriez-vous morte une seconde fois, vous étiez déjà morte une première fois ? Heureusement, vous avez ressuscité pour notre plus grand bonheur, dit-il dans un large sourire.

Charlotte était partie dans ses pensées en entendant le mot « bonheur », les yeux fuyants à travers les champs de colza qui formaient l'horizon du voyage.